

Les îles anglo-normandes : insularité et communauté dans *Les Travailleurs de la Mer* de Victor Hugo

*Ces microcosmes reflètent en petit, dans toutes ses phases, la grande formation humaine.
(L'Archipel de la Manche, XXIV)*

Pour le Victor Hugo de l'exil, l'insularité est d'abord une expérience vécue au quotidien. En août 1852, après huit mois passés à Bruxelles, l'écrivain devance l'expulsion pour s'installer dans les îles anglo-normandes, dans un premier temps à Jersey, qui accueille de nombreux proscrits du deux décembre et possède en outre un proscrit illustre en la personne de Chateaubriand¹. C'est d'ailleurs pour Hugo une manière de se placer en vis à vis du grand homme, enterré sur la côte bretonne, dans la rade de Saint-Malo, sur le Grand-Bé :

Dans Jersey, l'île anglaise, et seul sur la montagne,
Triste, élevant la voix d'un bord à l'autre bord,
Ainsi parle, les yeux fixés sur la Bretagne,
Victor Hugo proscrit à Chateaubriand mort².

Trois ans plus tard, expulsé de Jersey pour avoir défendu les rédacteurs du journal républicain L'Homme, Hugo arrive à Guernesey ; devenu propriétaire, il vivra quinze ans à Hauteville House, de 1856 à 1870, dans une extraordinaire demeure, où il fera aménager au dernier étage la grande baie vitrée, le «look-out», pour pouvoir travailler debout, face à la mer.

Ses quatre grands romans, *Les Misérables* (1862), *Les Travailleurs de la mer* (1866), *L'Homme qui rit* (1869) et *Quatrevingt-Treize* (1874), ont été écrits à Guernesey ; les trois derniers sont des romans maritimes. *Les Travailleurs de la mer* occupent dans cette série une place particulière parce que c'est le roman guernesiais de Hugo, qui se passe entre l'île (Guernesey), l'écueil (Les Douvres) et le continent français (Saint-Malo). C'est le seul roman à porter une dédicace, où l'écrivain rend hommage à «l'île de Guernesey, sévère et douce, [s]on asile actuel, [s]on tombeau probable». A ce titre, il constitue une approche privilégiée pour étudier la représentation de l'île chez Victor Hugo : si la mer hugolienne est avant tout un espace semé d'écueils, où les trajectoires des personnages sont déviées, l'île sera à la fois lieu d'asile et terre d'exil.

Le document : Hugo géographe et antiquaire de l'archipel

A l'époque où l'écrivain publie *Les Travailleurs de la mer*, les îles normandes, comme on les appelle, semblent éveiller un intérêt particulier, dont témoigne la parution contemporaine en France comme en Angleterre, de guides de tourisme ou d'ouvrages consacrés à l'archipel³. Mis à la mode au début du siècle par la littérature ossianique, le tourisme septentrional semble y trouver un prolongement en même temps qu'une combinaison originale du «Nord» et du «Midi». Le voyage dans l'archipel invite au même plaisir pittoresque que les promenades géologiques en

¹ En 1792, blessé au siège de Thionville et après une escale à Guernesey, Chateaubriand avait repris des forces à Saint-Hélier chez son oncle M. de Bédée avant de passer en Angleterre. L'épisode est raconté dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Librairie générale française, «Le Livre de Poche», t. 1, 1973, p. 402-406.

² Océan, cité par Jean-Bertrand Barrère, *Victor Hugo à l'œuvre. Le poète en exil et en voyage*, Paris, Klincksieck, 1966, p. 23.

³ 1859, *The Tourist's handbook to Jersey and the opposite coast of France* [Saint-Malo], par William G. Dumaresq ; 1860, *Redstone's Royal Guide to Guernsey* [5e éd., Londres], par Louisa Clarke ; *A Guide to Guernsey* [Londres], par Frank F. Dally ; 1862, *Jersey monumental et historique* [Jersey] par Édouard Le Héricher ; 1863, *L'Archipel des îles normandes* [Plon], par Théodore Le Cerf. On se reportera à la liste dressée par Yves Gohin dans son édition du roman dans la collection de la «Pléiade», 1975, p. 1702-1704.

Écosse dans la première moitié du XIX^e siècle : le voyage calédonien en Écosse ou aux Hébrides, sous l'influence de Walter Scott, se présentait comme l'antithèse du voyage à Rome : la Manche, froide et plus agitée par les éléments naturels (le roc et la tempête), contre la douceur de la Méditerranée, sa rondeur bleutée, offrait au touriste un pèlerinage initiatique dans des paysages gothiques escarpés. Avec d'autant moins de danger que le voyage se déroulait dans des états politiquement plus stables et plus prospères que l'Italie... La randonnée en barque dans le labyrinthe des noirs rochers de Morven, d'Iona et de Staffa (avec la célèbre grotte de Fingal) était devenue en 1840 le passage obligé de tout voyage en Écosse⁴. La pierre de Staffa et la légende attachée au rocher en forme de chaise, la «pierre du poète» pourrait être l'un des modèles de la chaise Gild-Holm-Ur des *Travailleurs de la mer*.

Dans ce tourisme du nord, l'archipel des îles normandes, connu pour la douceur de son climat, apparaît comme un coin de Méditerranée. Hugo le souligne dans le roman en rapprochant son climat des Cyclades ou de la Sicile. Déjà, Chateaubriand avait souligné le rôle de Jersey dans sa guérison et sa convalescence : «Le vent de l'Océan, qui semble démentir sa rudesse, donne à Jersey du miel exquis, de la crème d'une douceur extraordinaire et du beurre d'un jaune foncé, qui sent la violette»⁵. Le printemps y est enchanteur : la troisième partie des *Travailleurs de la Mer*, au commencement de mai, y consacre un développement.

Que le régionalisme anglo-normand attire Hugo autour de 1860, pas de doute. Il avait conçu, comme «péristyle» de son roman, un texte de présentation sur L'Archipel de la Manche. Il fut contraint d'y renoncer devant les réserves de ses éditeurs et ne put publier le texte avec le roman qu'en 1883. Or L'Archipel de la Manche entre en résonance avec les guides et les ouvrages utilisés par Hugo, tout comme avec les œuvres écrites sur le sujet par son entourage : La Normandie inconnue de son fils François-Victor (Pagnerre, 1857) et Les Miettes de l'Histoire d'Auguste Vacquerie, frère de Charles, le mari de Léopoldine (Pagnerre, 1863).

Même si ces ouvrages portent sur Jersey, le regard de Hugo sur l'archipel anglo-normand et sur Guernesey les rencontre sur plusieurs points, en particulier dans ses remarques sur les «particularités locales», dans sa présentation pittoresque des insulaires comme des «curiosités». Jersey, Guernesey, Aurigny, Serk, sont donnés comme des fragments de Normandie : une «Normandie insulaire»⁶. La description ne va pas sans quelque arrière-plan pro-français et anti-anglais, qu'au demeurant le discours géologique vient conforter : «Les îles de la Manche sont des morceaux de France tombés dans la mer et ramassés par l'Angleterre.»⁷ L'île est un fragment arraché au continent français, «exilé» en quelque sorte : la géologie se fait idéologie⁸.

Le français vivant dans l'archipel se trouve un peu dans la situation actuelle d'un français au Québec, attentif aux rencontres incongrues qui émaillent la langue du pays. Si le français reste la langue officielle, il régresse au profit de l'anglais⁹. Aussi, lorsque Hugo dresse une liste de

⁴ Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage. 1750-1840* [Aubier, 1988], Flammarion, «Champs», 1990, p. 152-154.

⁵ Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, op. cit., t. 1, p. 403.

⁶ Sauf indication contraire, notre édition de référence pour *Les Travailleurs de la mer* est celle procurée par David Charles en 2002 dans «Le Livre de Poche classique». *L'Archipel de la Manche*, XV, p. 85.

⁷ *Ibid.*, IX, p. 60.

⁸ *Ibid.*, I, p. 39. La même géologie nationaliste se retrouve chez Théodore Le Cerf, *L'Archipel des îles normandes*, Plon, 1863, chap. 2, «L'Ancien continent». «Théorie : L'Angleterre soudée à la France», p. 7. Auguste Vacquerie s'étonne pour sa part que Jersey ne soit pas française et rappelle que la mer a englouti une continuité dont il reste des traces (ruines géologiques et forêts englouties) au fond de l'eau. A. Vacquerie, *Les Miettes de l'Histoire*, Pagnerre, 1863, p. 59-60.

⁹ Même si l'anglais ne deviendra langue officielle qu'en 1946.

tournures idiomatiques, anglicismes ou expressions pittoresques (être triste, c'est «avoir les esprits bas» ; une fille est une «hardelle», un tablier «un devantier», une robe un «dress», une poche une «pouque»¹⁰), ou lorsqu'il s'intéresse à la langue des journaux, relève des petites annonces ou les enseignes insolites, il rejoint les témoignages d'époque. On citera par exemple le témoignage de Paul Stapfer, arrivé en août 1866 comme french master au collège royal Élizabéth de Guernesey, où il resta trois ans :

A la campagne, on parlait, on parle encore français, comme peut en faire foi cet écriteau généralement placé à l'entrée des terrains vagues : “Défense de trépasser sur ce champ”.

[...] La langue officielle de l'île, celle des tribunaux, des «Etats» et du pouvoir exécutif était le français. [...] On n'en pourra plus douter quand on aura lu ces quatre annonces que j'ai conservées :

“[...] Gardez-vous des chevaux ? Gardez-vous des vaches ? Engraissez-vous des cochons ? S'il en est ainsi, achetez une livre de Simpson's rich aromatic spice. Vos chevaux deviendront lisses. Vos vaches donneront un cinquième plus de lait. Vos génisses âgées de six mois seront aussi belles que celles de vos voisins qu'en ont neuf. Ces épices empêchent le dégraissage du bétail.

[...] Maison à louer sur le derrière du boulanger qu'on peut couper en deux.”¹¹

On note aussi régulièrement le contraste entre les côtes rocheuses, abruptes, et l'intérieur des terres, verdoyant et fertile ; l'archipel est réputé pour son élevage et ses vaches et pour l'excellente qualité de sa voirie. A Guernesey, «Terre fertile, grasse, forte. Nul pâturage meilleur. Le froment est célèbre, les vaches sont illustres.» «L'agriculture est servie par une voirie fort bien entendue, et un excellent réseau de circulation vivifie toute l'île»¹². Dans le roman, parmi les passagers de la Durande, le guernesiais se sentira des affinités avec les deux malouins marchands de bœufs et ils se raconteront des histoires de bovins, avec une digression sur les ânes et les mulassières, puis par association d'idées sur la beauté des femmes¹³...

Le discours sur l'archipel, du point de vue français bien sûr, consiste donc à repérer les traces de ses origines normandes, avec ceci de spécifique que Jersey ou Guernesey ont conservé presque en l'état les structures féodales du moyen âge normand¹⁴. Voyager dans l'archipel, c'est donc remonter le temps, rencontrer un «Moyen Age resté debout». Le géographe de l'archipel est forcément un “antiquaire”. A ce rapide tableau, il manque un point de vue sur le morcellement juridique, religieux et hiérarchique de Guernesey : la ville est divisée en de nombreuses chapelles religieuses et le système social fondé sur des castes étroitement compartimentées dont Hugo fut d'ailleurs la victime, à en croire le témoignage de Paul Stapfer. Sur ce point encore, l'œuvre peut se lire comme un document. Le premier chapitre, situé un jour de Noël, distingue ainsi en arrière-plan les anglicans qui se rendront à l'église de Saint-Sampson et les wesleyens qui iront à la chapelle Eldad¹⁵. «La division, la hiérarchie, la caste, le compartiment, plaisent aux insulaires de cet archipel»¹⁶. De même qu'est fidèle ce mélange d'archaïsme juridique et social, avec un certain

¹⁰ L'Archipel de la Manche, XV, p. 87.

¹¹ P. Stapfer, doyen honoraire de la faculté des lettres de Bordeaux, *Victor Hugo à Guernesey*, Paris, Lecène, Oudène et Cie, 1905, p. 6 et 7.

¹² *L'Archipel de la Manche*, III, p. 42.

¹³ *Les Travailleurs de la mer*, I, VI, 3, p. 313-314.

¹⁴ Les îles appartenaient au duché de Normandie et furent les seules terres normandes à ne pas passer, à partir de Philippe Auguste, à la couronne de France ; les îles normandes se constituèrent comme indépendantes au XIIIe siècle, sous le protectorat de l'Angleterre. T. Le Cerf, *L'Archipel des îles normandes*, op. cit., p. 61.

¹⁵ *Les Travailleurs de la mer*, I, I, 1, p. 121.

¹⁶ *L'Archipel de la Manche*, XIII, p. 81-82.

respect de la liberté et une tradition de terre d'asile.

Particularités historiques, pittoresque linguistique, contraste entre l'archaïsme du droit (qui est le vieux droit coutumier normand) et la liberté d'opinion, Hugo rend à Guernesey ce qui lui appartient, lui restitue ses frontières au sens où il décrit les caractères spécifiques de son insularité. A titre anecdotique, on précisera qu'en 1865, le mot «pieuvre» appartenait au dialecte normand ; le nom communément admis en français était «poulpe». C'est à Hugo et aux *Travailleurs de la mer* que l'on doit l'installation définitive du vocable «pieuvre» en français.

Le discours : l'île comme topos

En même temps cependant qu'elle répond à une visée documentaire, l'île apparaît comme une figure littéraire et mythique surdéterminée, un lieu déjà construit comme discours. *Les Travailleurs de la mer* non seulement ne le cachent pas, mais jouent explicitement avec ces strates idéologiques. L'insularité en littérature est un lieu "communautaire" au sens où elle fait appel à un intertexte.

Ces allusions, néanmoins, s'éloignent de tout régionalisme : le passé littéraire propre à l'Archipel reste discret dans *Les Travailleurs de la mer*. Jersey est pourtant la terre natale de Robert Wace, le poète du XII^e siècle, auteur du Roman de Rou et du Roman de Brut dans lequel on mentionne pour la première fois la Table Ronde¹⁷. De ce passé médiéval de chevalerie, il ne reste que quelques traces, dans l'onomastique (Durande est peut-être une variante de Durandal / comme Gilliatt, de Galaad), ou dans quelques métaphores qui présentent Gilliatt comme un «chevalier» et la pieuvre, comme une nouvelle Mélusine. Quant à l'autre référence littéraire spécifique à Guernesey et Jersey, Les Mémoires d'Outre-Tombe, elle ne semble pas transparaître dans la fiction.

Guernesey devient plutôt un lieu où viennent se greffer les topoï historiques et littéraires de l'île en général. Le premier topos mobilise l'Histoire du XIX^e siècle et son imaginaire, à travers le schème de naufrage, interprété de manière allégorique : lancée un 14 Juillet, la Durande est un bateau révolutionnaire, avec pour mécanicien un nègre hollandais, Imbrancam, évadé des sucreries de Surinam, pour timonier un noble déclassé, dont le patronyme est devenu "Tangrouille", pour capitaine un faux honnête homme. Son naufrage possède une portée politique et représente le naufrage de la Révolution, par une trahison "bourgeoise" qui évoque celle du Second Empire¹⁸. L'île comme prison réactive plus précisément la légende napoléonienne. Lethierry, ruiné par le naufrage, en proie aux hallucinations de la douleur, se prend pour Las Cases et s'imagine que «Napoléon lui dictait ses mémoires»¹⁹. Après l'«écroulement», la «diminution» ; après Waterloo, Sainte-Hélène. Les belles pages que Hugo consacre à ce que nous traiterions aujourd'hui en termes de dépression et de nécessaire travail de deuil, mettent en place ce précédent historique : «Ces deux phases, Waterloo et Sainte-Hélène, réduites aux proportions bourgeoises, tout homme ruiné les traverse.»²⁰ L'avantage de la fiction sur l'Histoire est qu'elle peut inverser les chronologies : après Sainte-Hélène, Lethierry connaîtra Austerlitz, avec le retour

¹⁷ Voir pourtant F.-V. Hugo, *La Normandie inconnue*, Pagnerre, 1857, chap. V, «Où est née la poésie française» : «Robert Vace» est «le premier trouvère normand et le premier poète français» (p. 92), l'homme du Nord et un «Homère naïf» (p. 90).

¹⁸ Nous renvoyons sur ce point aux travaux de David Charles, *La Pensée technique dans l'œuvre de Victor Hugo*, P.U.F., «Écrivains», 1997, p. 77-109.

¹⁹ *Les Travailleurs de la mer*, III, I, 1, p. 567. Las Cases passa dix-huit mois à Sainte-Hélène avec l'empereur, prenant des notes qui lui permirent de publier en 1823 *Le Mémorial de Sainte-Hélène*.

²⁰ *Ibid.*, p. 578-579.

de la machine²¹.

La légende napoléonienne vient se combiner à des références plus spécifiquement littéraires et génériques, celles du roman maritime des années trente et celles du roman social des années quarante²². La fiction rejoint d'ailleurs sur ce point le document réaliste, en ce que les îles normandes ont une tradition d'hospitalité qui en fait un refuge aussi bien pour les exilés politiques que pour les bandits²³. Cet état de fait est rappelé par le narrateur avant de mettre en scène le retour de Rantaine²⁴. En même temps, Rantaine incarne un stéréotype littéraire, et rassemble à la fois le bandit du roman social et le voyageur du roman maritime. Le port est décrit comme un espace d'échanges et de trafics. Conformément à un topos du genre, les marins de Hugo se divisent en deux catégories antagonistes, le vieux loup de mer, héroïque, intrépide (Lethierry, le capitaine Gertrai-Gaboureau) opposé au contrebandier en relation avec le crime. A Saint Malo, le marin français qui vend clandestinement le revolver à Clubin répond au nom de Parisien, dit Peaouge : c'est signifier en deux mots la filiation du roman social et du roman maritime à travers le roman d'aventures historique initié par les Mohicans de Fenimore Cooper. Hugo s'éloigne néanmoins des romans de voyage et d'aventures maritimes en ce que ses marins sont des "travailleurs", hommes de la technique et de l'entreprise, experts comme Gilliatt d'un territoire réduit dont ils connaissent la moindre anfractuosité.

La terre anglo-normande dans *Les Travailleurs de la mer* participe enfin à la réflexion littéraire de Hugo dans les années 1860 qui sont marquées pour lui par la redécouverte de deux auteurs : Shakespeare, traduit par François-Victor, et auquel il consacre un livre en 1864, et Voltaire, dont il redécouvre les contes. A la fin d'un texte inédit, consacré à la traduction, Hugo souligne la complémentarité des deux écrivains²⁵, complémentarité que *Les Travailleurs de la mer* donnent à lire. Le côté de Voltaire informe la première partie du roman, où les personnages et l'île sont présentés à travers une succession de micro-récits, ironiquement placés sous le point de vue partial de la population. L'ironie dénonce, au nom des lumières de la raison, l'obscurantisme des préjugés et l'étroitesse des dogmes. Le Voltaire de Hugo existe pour son anticléricalisme, son éloge du progrès, et on ne peut éviter de faire de Lethierry, d'ailleurs présenté comme lecteur de Voltaire, le patriarche de Guernesey. La machine à vapeur réalise les rêves de l'Encyclopédie ; son chauffeur-mécanicien sort tout droit des pages de Candide et Gilliatt lui-même (qui possède le roman de Voltaire) aura très logiquement, non pas un teint hâlé, mais «presque» une peau de «nègre»²⁶. Le progrès serait néanmoins incomplet si les Lumières voltairiennes n'étaient pas dépassées par la «poésie» des «génies» que représente William Shakespeare. Cette poésie informe le personnage de Gilliatt et toute la seconde partie consacrée à sa lutte solitaire sur l'écueil des Douvres. L'ironie et le pittoresque anglo-normand disparaissent au profit de références constantes à l'épopée et à la tragédie antiques. L'épisode central des *Travailleurs de la mer* fait du héros un épigone de Prométhée et de Job, un cyclope forgeron²⁷,

²¹ La référence à Austerlitz est explicite, III, II, 1, p. 599.

²² Voir Monique Brosse, *La Littérature de la Mer en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis (1829-1870)*, thèse présentée devant l'Université de Paris IV le 9 oct. 1978, Atelier national de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1983, 2 t.

²³ A. Vacquerie, *Les Miettes de l'Histoire*, op. cit. p. 463 : «Les français sont médiocrement vénérés dans ces sous-îles ; [...] cela tient à ce que Jersey et Guernesey ne sont pas près de la France pour les exilés seulement : elles y sont aussi pour les vaincus du code pénal, pour les banqueroutiers, pour les déserteurs, pour les réfractaires du bagne.»

²⁴ *Les Travailleurs de la mer*, I, V, 1, p. 242-243.

²⁵ [Les Traducteurs], dans V. Hugo, *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, «Bouquins», vol. Critique, 1985, p. 636-638.

²⁶ *Les Travailleurs de la mer*, III, I, 1, p. 579 ; I, I, 6, p. 147.

²⁷ *Ibid.*, II, I, 10, p. 417.

une figure du «génie», explicite dans le titre du chapitre II, II, 2, «Comme quoi Shakespeare peut se rencontrer avec Eschyle», un héros homérique réalisant l'exploit d'une «Iliade à un»²⁸. La description de la tempête allie les considérations météorologiques aux topoï de la tempête antique ; les écueils hugoliens se présentent comme Charybde et Scylla ; Gilliatt, habile pilote, et plus rusé que physiquement puissant, possède l'intelligence rusée d'Ulysse, la métis, qui sait retourner les armes de l'adversaire contre lui-même.

Les lieux des *Travailleurs de la Mer* sont donc offerts au lecteur dans l'entrecroisement de discours déjà élaborés, dans la rencontre d'allusions historiques, littéraires et mythiques qui dépassent le régionalisme anglo-normand pour faire de l'insularité un lieu de passage et d'échanges, et proposer une utopie de la rencontre, et ce, non sans un paradoxe fondateur. L'île, lieu isolé, séparé, point en pleine mer, n'en constitue pas moins un support privilégié pour une réflexion sur les échanges «interculturels» et intertextuels ; l'île interroge et remet en cause la notion de frontière.

L'utopie de l'échange

L'île est cernée par la mer, vaste espace perçu par Hugo comme un lieu à baliser, à domestiquer. Le narrateur des *Travailleurs de la mer* précise que la langue des signaux s'est enrichie avec le temps, que les phares éclairent de mieux en mieux les récifs²⁹. Si ces thèmes, qu'on retrouve dans *La Mer de Michelet*, n'ont rien de spécifique à Hugo, en revanche, plus spécifiques sembleront les bouteilles à la mer ou les bouées transformées en boîtes aux lettres. La mer hugolienne garde et restitue les lettres manuscrites (celle de Rantaine comme plus tard celle des comprachicos dans *L'Homme qui rit*) ; elle se fait une spécialité de rétablir la vérité (ces lettres sont des confessions ou des dénonciations). Sur la mer hugolienne, il y a des bateaux, mais aussi des messages... Cette fonction de communication est théâtralisée par le discours pittoresque du vieux loup de mer à Saint-Malo, le capitaine Gertrai-Gaboureau, qui révèle l'existence, au cœur de la tempête et des récifs, lorsque l'on double «la pointe Anna», d'une barrique avec «deux mots écrits en rouge : Post-Office» : «C'est la poste de l'océan [...]. Cette boîte aux lettres est commune. Elle appartient à tous les pavillons.»³⁰

La machine à vapeur a de même pour fonction de relier l'île au continent et de faire circuler, en même temps que des marchandises, des idées. Le départ de la *Durande*, observé depuis la côte de Saint-Malo (il s'agit du trajet de retour), met en valeur «une longue rue frangée d'écume qui se prolongeait presque sans torsion à perte de vue»³¹. La supériorité de la vapeur sur la voile est la ligne droite, le plus court chemin vers le but à atteindre.

L'île de Guernesey se trouve enfin être le point autour duquel s'organise une géopolitique symbolique, dont les lieux sont le plus souvent absents de la diégèse (à l'exception de Saint-Malo) et présents sous forme d'échappées : vers l'Amérique latine évoquée par le biais du capitaine Zuela mercenaire qui se vend au plus offrant³², vers les plantations d'esclaves de l'Amérique du Nord (Rantaine est déguisé en quaker et le revolver est américain), vers l'Angleterre, terre ambiguë, à la fois pays de la liberté, mais aussi pays des castes nobiliaires, de

²⁸ *Ibid.*, II, IV, 6, p. 558.

²⁹ Voir par exemple en I, II, 3, p. 168, où Hugo note l'enrichissement de la langue des signaux, passée des «quatre flammes rouge, blanche, bleue et jaune de La Bourdonnais» à dix-huit pavillons qui offrent soixante-dix mille combinaisons. Pour une étude sur la sémiologie dans l'œuvre de Hugo, voir D. Charles, *La Pensée technique dans l'œuvre de V. Hugo, op. cit.*, p. 197-238.

³⁰ *Ibid.*, I, V, 9, p. 298-299.

³¹ *Ibid.*, I, VI, 3, p. 311.

³² *Ibid.*, I, V, 1, p. 240.

la respectabilité financière et des pasteurs, vers la France enfin, sous la Restauration, vue à la fois comme la nation qui a donné l'impulsion de la Révolution et le pays de la misère et des bas-fonds sociaux : Clubin achète son arme et ses complices à Saint-Malo, dans un quartier qui ressemble à une Cour des Miracles ; Rantaine est parisien d'origine.

Si le port de Saint-Malo, sur le continent, est un lieu de trafic, par opposition, le seul port guernesiais qui prenne quelque importance dans le roman, Saint-Sampson, se trouve être un port de radoub, où l'on entretient et répare les navires. Sur l'île on répare, on fabrique ; sur le continent côté français, on invente mais on détruit aussi. L'île de Guernesey se situe donc "au milieu", du côté d'une utopie de la réparation, du travail. Elle est d'ailleurs présentée comme une terre de mélange, où se rencontrent la France et l'Angleterre. «Mess Lethierry était guernesiais, c'est-à-dire normand, c'est-à-dire anglais, c'est-à-dire français. Il avait en lui cette patrie quadruple, immergée et comme noyée dans sa grande patrie, l'océan.»³³ Ce point de contact est en même temps une médiation et une ouverture vers l'océan, comme espace sans frontières nationales.

Pourtant, dans le roman, la communauté anglo-normande de souche n'est présente qu'en arrière-plan et sous la forme de la rumeur, prompte à propager les idées fausses et à proclamer des ostracismes. Le méchant du roman, Sieur Clubin, est un pur guernesiais, qui s'est attiré les faveurs de l'opinion pour sa respectabilité. On conçoit donc toute l'ironie de la situation : si l'île de Guernesey permet le progrès, c'est uniquement parce qu'elle offre une terre d'asile aux proscrits : Gilliatt est de ceux-là, arrivé avec une française (sa mère probablement) au temps de la Révolution. Le héros n'est donc pas vraiment un guernesiais, mais un français élevé dans l'île. Quant à Lethierry, s'il est autochtone, il s'est formé en France, comme compagnon dans la charpenterie, à tel point que ses compatriotes lui trouvent indéniablement un côté français. La valeur de Guernesey est une valeur d'accueil. Mais si elle offre l'asile, l'île n'efface pas l'exil. Au contraire, elle fabrique des exils intérieurs. Gilliatt et Lethierry sont des isolés dans la population guernesiaise, surtout Gilliatt, exclu comme sorcier. Hugo rend hommage à l'hospitalité insulaire, en même temps qu'il en marque les limites...

La radicalisation de l'isolement

L'association de l'insularité avec la solitude se manifeste dans une géographie singulière fondée sur le pic et l'écueil. Les principaux lieux du roman se situent dans des recoins cachés de la topographie de l'île. La capitale de Saint-Pierre-Port n'apparaît qu'à la fin et encore, lorsqu'elle est désertée parce que tous ses habitants sont partis contempler le retour de la Durande à Saint-Sampson. Le bateau qui va emporter Déruchette et Ebenezer n'a pu entrer dans le havre de Saint-Pierre-Port à cause du vent d'Est, et attend en rade ; il faut embarquer depuis l'un des points de la côte proches du mouillage, la crique du Havelet «tout près de la ville, mais si solitaire qu'il en semblait très-loin»³⁴. Les sentiers qui y conduisent sont abrupts, mêlant ronces, roches et vagues.... Dans le roman, Hugo a préféré Saint-Sampson et ses environs, donné à l'époque de la fiction par le narrateur comme moins qu'un village, composé essentiellement de carriers et de charpentiers, c'est-à-dire d'une population de travailleurs, avec seulement «quelques riches familles bourgeoises»³⁵. Les personnages habitent dans des endroits à part, sur des frontières entre intérieur et extérieur de l'île, entre pâturages et rochers. A l'entrée du port de Saint-Sampson, Lethierry a acheté une «jolie maison de pierre, toute neuve, entre mer et jardin», qui possède la particularité d'ouvrir au sud «du côté de l'océan», «sur les tempêtes», et au nord, «sur

³³ *Ibid.*, I, II, 1, p. 163.

³⁴ *Ibid.*, III, III, 1, p. 611.

³⁵ *Ibid.*, III, I, 1, p. 565.

les roses» «du côté d'un enclos plein de fleurs»³⁶. Dans la même paroisse, Gilliatt habite une maison «visionnée», «à la pointe d'une langue de terre ou plutôt de rocher qui faisait un petit mouillage à part dans la crique de Houmet Paradis». La maison, qui s'appelle justement le Bû de la rue, est «toute seule sur cette pointe, presque hors de l'île»³⁷. Alors que la voirie, on l'a vu, est remarquable à Guernesey, Gilliatt ne suit jamais les chemins balisés, il leur préfère les sentiers escarpés, semés de rochers et non tracés. Quand il emprunte les chemins, c'est qu'ils sont déserts³⁸; «il avait une manière à lui de traverser dans tous les sens le pays sans être vu de personne. Il connaissait des sentiers, il s'était fait des itinéraires isolés et serpentants»³⁹. Le roman se termine par le parcours très détaillé de Gilliatt depuis la crique du Havelet où Déruchette et Ebenezer viennent de s'embarquer, qui récapitule le rapport marginal du héros au chemin, au territoire : une connaissance intime des anfractuosités, une souplesse de gymnaste, un défi de Titan : «Faire ces enjambées sur une crête de brisants, cela ressemble à marcher sur l'arête d'un toit.»⁴⁰ Il s'arrêtera à la Chaise Gild-Holm-'Ur, là où la terre finit, à l'extrémité d'un petit promontoire⁴¹.

Alors que le titre du roman est au pluriel, «Les Travailleurs de la mer», on n'y rencontre que des marins solitaires et aucun équipage solidaire. Dans une ébauche du roman, Hugo avait noté : «L'Homme qui vit seul. Type.»⁴² Avec *Les Travailleurs de la mer*, il compose un roman sur la solitude. Le retour de la machine à vapeur, dans la troisième partie, est présenté comme un spectacle devant la population guernesiaise réunie autour du miracle, mais un spectacle ambigu puisque l'admiration pour l'exploit ne va pas sans méfiance envers le héros : «“Ce n'est pas toujours agréable d'avoir dans l'île des gens capables de faire des choses comme ça.”»⁴³.

On retrouve en fait ici la question, centrale dans les insularités utopiques, du «sauvage» qui interroge la ligne de partage mouvante entre sauvagerie et civilisation. Gilliatt et Lethierry sont présentés comme deux variantes du sauvage⁴⁴, la “sauvagerie” étant définie ici comme le refus d'appartenir à un clan social spécifique, comme la possession d'un savoir situé aux marges de tout savoir appris, scientifique et intellectuel. Le sauvage, figure de l'exilé de l'intérieur, travaille à la construction de la communauté, mais en demeurant un exclu. Hugo se rapproche sur ce point de Michelet : Gilliatt est l'équivalent hugolien (c'est aussi «l'homme du songe»⁴⁵) et guernesiais, de la sorcière, le «marcou»⁴⁶; dans les pays opprimés par les dogmes religieux, le savoir se développe dans cette zone marginale et sauvage d'exclusion qu'est la sorcellerie.

Le Guernesey de Hugo est donc placé dans une position ambiguë : île du milieu, du progrès possible, elle possède néanmoins l'archaïsme et la fragmentation qui empêchent le progrès. La marche du progrès n'y est possible que grâce aux sauvages, aux exilés de l'intérieur. C'est l'exilé qui travaille à la communauté sans que son travail réussisse à l'intégrer, pire même, alors que ce travail le déconstruit comme homme et lui fait rejoindre l'ordre naturel.

³⁶ *Ibid.*, I, III, 6, p. 192.

³⁷ *Ibid.*, I, I, 2, p. 127.

³⁸ «Vers neuf heures, peu après le lever du soleil, comme ce n'était pas encore le moment pour les anglicans d'aller à l'église de Saint-Sampson et pour les wesleyans d'aller à la chapelle Eldad, le chemin était à peu près désert.» *Ibid.*, I, I, p. 121.

³⁹ *Ibid.*, III, III, 5, p. 631.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 635.

⁴¹ *Ibid.*, p. 636.

⁴² V. Hugo, *Œuvres complètes*, Paris, Club français du livre, t. X, 1969, p. 1156.

⁴³ *Ibid.*, III, II, 2, p. 604.

⁴⁴ «Gilliatt était un sauvage. Mess Lethierry en était un autre.» *Ibid.*, I, II, 2, p. 164.

⁴⁵ *Ibid.*, I, I, 7, p. 153.

⁴⁶ *Ibid.*, I, I, 5, p. 143.

Le travail civilisateur de ce sauvage qu'est Gilliatt se déroule sur l'écueil réinventé des Douvres, où il vit seul pendant trois mois, à l'écart de l'île, dans une radicalisation de l'exil. La géographie de l'écueil, inventée et signée par Hugo⁴⁷, vaut comme allégorie qui dramatise l'échange. Variante de «l'écueil corridor», les Douvres hugoliennes problématisent la question du passage. Au couchant, les deux Douvres, la grande et la petite (60 et 40 pieds de haut, environ 20 et 13 m), entre lesquelles la Durande est échouée, violée par l'orage et ouverte comme un livre (les deux métaphores sont dans le texte)⁴⁸. Au levant, le rocher nommé L'Homme parce qu'il abrita un naufragé qui y mourut de faim⁴⁹. Entre les deux, un corridor de brisants dessine une ruelle. Les rochers de granit, comme une figuration éternelle du naufrage, présentent l'aspect sanglant de poumons frais ou de foies pourrissants, comme si des ventres de géants y avaient vidé leurs viscères⁵⁰.

... Dans la profondeur de l'écueil, une grotte renferme la pieuvre, qui habite en déesse et en sphinx, un temple d'ossements. Si Gilliatt sur son écueil se trouve bien dans la situation de Robinson sur son île, ayant à reconstituer la technique et à sauver la civilisation, il affronte un milieu hostile qui cherche sans cesse à le dévorer. L'écueil figure le meurtre et la dévoration comme loi de la nature, situé au milieu d'un Océan présenté comme un «désert d'eau»⁵¹. Le dénouement de ce duel de la nature et de l'homme est ambigu : l'homme triomphe en utilisant les forces de la nature contre elle-même, mais le travailleur y perd son humanité, et finira amalgamé à la mer.

Dans la structure du roman, l'écueil figure l'obstacle permanent au progrès, qui met en échec la navigation à vapeur, mais en même temps il dépasse la perspective rationaliste et strictement humaine de l'île pour interroger l'«infini», la présence possible d'une Volonté (hostile ou providentielle) au cœur de la nature. Le territoire satirique de l'île, ses mœurs insulaires, s'ouvre à ce qui n'est justement pas un territoire, mais un espace. Au territoire proprement dit, circonscrit par des limites horizontales et verticales, doté de dimensions, l'espace maritime offre au contraire une absence de bornes, voire une totale confusion (en particulier la tempête fait se confondre la mer et le ciel, le haut et le bas). L'écueil est alors une sorte de pont sur l'abîme (motif récurrent des dessins de Hugo), un lieu frontière, un point de transition. L'écueil par sa forme est dépeint à la fois comme un obstacle et une porte : «Cela ressemblait à une porte. A quoi bon une porte dans cette ouverture de toutes parts qui est la mer ?»⁵² Si la mer est un espace sans dimensions, les écueils forment d'étranges blocs et monuments, cathédrales et sphinx, qui se dressent au milieu de la mer comme autant d'interrogations sur l'énigme de la nature.

Dans cet imaginaire géographique, l'île offre une médiation. A la différence de l'écueil, constitué par son inhospitalité radicale, elle est habitable et peuplée. Pourtant, dans les zones

⁴⁷ Si les Douvres existent, Hugo a modifié leur situation géographique et leur configuration géologique. Les vraies Douvres se situent moins à l'ouest ; les indications données par Hugo (20 kms au Sud de Plainmont et 16 kms à l'Ouest de la Corbière) sont imprécises et ne correspondent à rien... L'écueil authentique est constitué de rochers qui émergent d'un plateau sous-marin sur plusieurs kilomètres carrés. Seule la moitié d'entre eux est visible à marée haute et les plus élevés n'émergent que de trois mètres. Ces indications sont données par Yves Gohin dans l'éd. «Folio» des *Travailleurs de la mer*, Gallimard, 1980, note 47 p. 607. Au centre du roman Hugo place donc un écueil imaginaire, qui porte explicitement la signature de son auteur : la Durande échouée entre les deux Douvres dessine un H. Dans ce jeu d'écriture, la topographie devient une lettre, une initiale. Nous sommes à la fois dans des lieux réels et donnés comme tels, et dans des lieux reconstruits par la fiction et signés comme tels...

⁴⁸ *Ibid.*, II, I, 2, p. 382 ; II, III, 6, p. 516.

⁴⁹ *Ibid.*, II, I, 4, p. 388.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 390.

⁵¹ *Ibid.*, p. 389.

⁵² *Ibid.*, II, I, 1, p. 376.

d'exil de son territoire, elle est proche de l'écueil, tout comme son littoral rocheux brouille les frontières élémentaires et rejoint les architectures fantastiques de l'écueil. Hugo rapproche le granit du nuage, à cause des infinies métamorphoses qu'il offre au regard⁵³. L'île hugolienne est donc ambivalente, tendue entre l'isolement, le repli sur soi et le pont, l'arche tendue sur l'abîme.

De ce parcours sur la représentation des îles anglo-normandes dans *Les Travailleurs de la mer*, il ressort que la documentation régionaliste est retravaillée par un discours de type utopique, en un rêve humanitaire qui fait de l'île un lieu d'échanges, un territoire idéal à désenclaver. L'utopie hugolienne met en valeur le progrès comme développement des communications, suppression des frontières, des clans, des classes :

Supprimez la frontière, la division s'évanouit, plus de règne possible de l'homme sur l'homme. [...] A l'instant même s'efface sur la carte le bariolage des peuples dépecés héréditairement et déchiquetés par le droit divin en haillons qu'on nomme royaumes. La mappemonde devient bleue comme le ciel.⁵⁴

Mais cette utopie qui désire le lien induit paradoxalement une géographie de l'obstacle, qui souligne les pics, l'écueil, l'exil. L'isolement de l'île fait retour. Au rebours de la mer de Michelet qui figure la continuité vitale et l'éternelle mère féconde, l'écueil hugolien invite à penser la discontinuité et la catastrophe en même temps que l'héroïsme et la grandeur sublime du sacrifice puisque le solitaire se sacrifie pour la communauté.

Les Travailleurs de la mer sont un roman du liminaire, des exils intérieurs, des bords rocheux et escarpés, qui déchirent la peau et le cœur. Gilliatt meurt sur un roc liminaire dans la contemplation de son rêve inachevé (obtenir Déruchette). De cette mort, on peut faire deux interprétations opposées, dont Hugo a laissé le libre choix à son lecteur. On peut y voir une mort d'exilé, loin de la communauté guernesiaise, loin du couple des amoureux qui vogue vers l'Angleterre en bateau à voiles. A moins que, une fois l'œuvre achevée (rendre la vapeur à la communauté insulaire), il ne s'agisse pour Gilliatt de la fin de l'exil par une réintégration dans l'océan, dans «l'immense tranquillité de l'ombre»⁵⁵.

Myriam Roman

Communication au Colloque franco-hellénique d'Athènes, 21-23 novembre 2002,
Victor Hugo, une voix universelle à l'aube du XXIe siècle. Le rayonnement grec

⁵³ *L'Archipel de la Manche*, VI, p. 50.

⁵⁴ V. Hugo à Nadar, du 12 déc. 1863 au 5 janv. 1864, dans V. Hugo, *Œuvres complètes*, Paris, Club français du livre, t. XII, 1969, p. 1248.

⁵⁵ *Les Travailleurs de la mer*, III, III, V, p. 639.